

# Ressentir la méchanceté

## Du regard au point de vue

PAR SYLVIE BAUSSIER

Ressentir la méchanceté : une question de point de vue et particulièrement de regard au sens premier du terme, nous raconte la romancière et documentariste.

Et quand on parle de « méchants » en littérature de jeunesse : quel est le référentiel culturel ? Le méchant des contes et le monstre de la mythologie grecque peuvent-ils, par exemple, entrer en résonance, ou parlent-ils de mondes différents ?



↑

Sylvie Baussier, ill. Tristan Gion, *Moi, Cerbère, gardien des Enfers*, Scrineo, 2022.

## UN « MÉCHANT », C'EST QUOI ?

### Une conception binaire du monde

«Tu es méchant», «Tu es méchante»: dans le vocabulaire enfantin, le mot «méchant» peut désigner celui qui n'est pas d'accord avec les actes du jeune humain et met un cadre, celui qui a fait quelque chose d'injuste ou de violent... C'est une protestation, une façon de dire son désaccord voire sa colère. Il y aurait les «gentils» d'un côté et les «méchants» de l'autre. Pas question ici de la complexité de l'être humain, avec sa part d'ombre et sa part de lumière. Cela vient après.

### Souvenirs de lectures enfantines

#### Dans les contes

Mais le «méchant» dans la littérature pour enfants, qui est-il? À quoi peut-on le reconnaître? Dans les contes traditionnels, c'est assez facile: le méchant est celui qui représente un danger pour le «gentil», qui est le héros ou l'héroïne de l'histoire. Quelques exemples que nous connaissons tous: le loup menace la vie du Petit Chaperon rouge, la belle-mère persécute Blanche-Neige pour sa beauté, quant à Barbe Bleue, il punit de mort la curiosité de ses épouses successives, dans un élan barbare que rien ne peut arrêter. On pourrait multiplier les exemples.

Dans ces mondes littéraires, il y aurait donc deux populations: celle des méchants, et celle des gentils, qui fonctionnent en couple, à la fois opposés et faire-valoir les uns des autres.

Quand j'étais enfant, je souhaitais bien sûr le triomphe de Blanche Neige sur la Sorcière, j'aurais voulu crier au Petit Chaperon rouge de ne pas écouter le loup... Parce que je m'identifiais à l'héroïne de l'histoire, parce que, aussi, comme tous les enfants, j'étais sensible à l'injustice. Cette peur délicieuse et terrible qui laisse des souvenirs de lecture pour une vie implique-t-elle que cette construction binaire doive perdurer? Qu'elle soit si claire? Et surtout, question plus gênante: les méchants sont-ils toujours ceux que l'on croit?

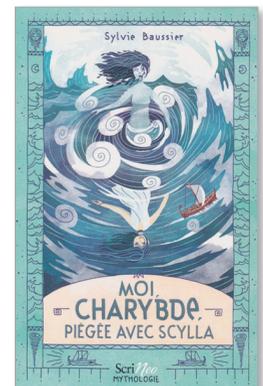
### Souvenirs de la vraie vie

Mais quand j'étais enfant, je ne passais pas ma vie à lire des livres (quoique...). Je vivais aussi de vraies expériences. L'une d'elles, fondatrice, était le regard que les gens portaient sur mon grand frère, qui était aveugle et avait une sorte d'étrangeté dans sa démarche chaloupée, dans ses pupilles toujours en mouvement oscillatoire... Il nous arrivait de prendre le métro ensemble – nous habitions Paris. Et je ne supportais pas le regard insistant des gens sur mon frère durant ces trajets immobiles. Je l'interprétais comme «méchant». Maintenant je pense que c'était surtout de la curiosité, de l'envie de comprendre, un peu de frayeur aussi sans doute envers ce qui ne leur semblait pas «normal». Mon grand jeu était de fusiller ces personnes du regard jusqu'à ce qu'elles détournent le leur, et dans mon esprit se formait chaque fois l'image des cornes d'escargots que l'on effleure pour qu'elles se rétractent: je voulais que ces regards se rétractent, eux aussi. Cependant, en même temps que je souffrais pour mon frère, je savais que sa dégaine était bizarre et interpellait. Je me trouvais ainsi coincée entre deux mondes, ne sachant pas exactement

**Sylvie Baussier**, bibliothécaire, puis éditrice d'encyclopédies, se consacre désormais à l'écriture pour la jeunesse. Elle a signé plus de 200 livres, romans, documentaires et livres animés, et notamment – évoqués ici, *Moi, Méduse*; *Moi, Polyphème, cyclope*; *Moi, Cerbère, gardien des Enfers* (ill. Tristan Gion, Scrineo, 2021 et 2022). En savoir plus sur sa production: [www.sylviebaussier.fr/](http://www.sylviebaussier.fr/)



Sylvie Baussier, ill. Tristan Gion, *Moi, Charybde, piégée avec Scylla*, Scrineo, 2022.



**Restait le regard  
qui juge,  
qui condamne,  
qui enferme telle  
personne dans  
le mauvais camp,  
celui des pas  
normaux, des  
pas comme il faut,  
des décalés,  
des... méchants?**

si j'appartenais à celui des spectateurs ou à celui de cet être que je voulais protéger. Qui était méchant dans l'histoire? Celui qui posait un regard signifiant « cet être n'est pas normal, voire monstrueux »? Celui qui posait dans le monde sa différence apparemment si dérangementante?

## LE POINT DE VUE

### Le regard, un élément fondateur

La question du regard a donc toujours été là pour moi. Elle était liée au handicap – sans que je trouve les mots pour comprendre pleinement mes émotions, parce que je manquais tellement de livres ou d'explications sur ce que je vivais. Bien plus tard, j'ai eu un enfant qui portait une différence sur laquelle – plus troublant encore pour une maman – personne ne posait de nom. C'est moi qui ai trouvé de quoi il s'agissait, quand il avait 17 ans : autisme. Aucun psy ne l'avait prononcé! Et pendant toutes ces années s'est rejouée en moi la question du regard, d'une autre façon : un handicap invisible existe-t-il en tant que handicap, si aucun diagnostic n'est posé? J'ai entendu des gens dire que mon fils était mal éduqué, qu'il ne savait pas écouter en classe, qu'il n'aurait jamais son Bac, qu'il n'aurait jamais de travail... Nous avons fait mentir ces mensonges. Restait le regard qui juge, qui condamne, qui enferme telle personne dans le mauvais camp, celui des pas normaux, des pas comme il faut, des décalés, des... méchants? Des monstres, dans le sens de celui que l'on montre du doigt, qu'on désigne. Toutes les personnes porteuses d'un handicap vous le diront : le regard des autres fait souffrir au moins autant que le handicap lui-même.

### Le point de vue dans la narration : le handicap

Cette interrogation de toute une vie s'est traduite en questionnement sur le point de vue dans une partie de mon travail d'autrice. J'avais envie, j'avais besoin de me décaler par rapport aux récits les plus fréquents.

J'ai commencé dans le roman *Les Autres, mode d'emploi* aux éditions Oskar (prix PEEP-solidarité Lorraine 2015, prix de littérature jeunesse de la région de Rabat, Maroc, 2020). J'y raconte la vie d'un jeune garçon autiste de son propre point de vue. Il dit « je ». Il nous parle de ses expériences. C'est un roman court, et pourtant je me suis battue avec son écriture durant deux ans. Car ce n'est pas facile de se mettre dans la peau de l'autre. De celui qui réfléchit autrement. D'autant plus que je ne voulais en aucun cas écrire la biographie de mon fils. Dans ce roman, toutes les émotions sont vraies, toutes les actions sont inventées.

### Le point de vue dans la narration : la mythologie grecque

Et puis j'ai continué ma quête de sens autrement. Je me suis interrogée sur les personnages de la mythologie grecque qui sont considérés comme des « monstres » : le Minotaure, les Sirènes, Cerbère, Polyphème, Méduse... Ils impressionnent par leur apparence (Cerbère est un chien à trois têtes, les cheveux de Méduse sont des serpents, Polyphème a un œil unique au milieu du front, les sirènes sont des femmes-oiseaux...), et ils semblent cruels : Cerbère garde la porte des Enfers, le regard de Méduse pétrifie, Polyphème mange des

compagnons d’Ulysse, les sirènes attirent les marins dans la mer par leurs chants... Ce sont des « méchants ». Ce sont aussi des perdants : soit ils sont enchaînés à jamais, comme Cerbère, soit ils sont vaincus par des héros. Ainsi, Polyphème ne peut pas retenir Ulysse, qui s’échappe, le Minotaure est tué par Thésée, prince d’Athènes, Méduse par le héros Persée, aidé par des divinités...

Mais ces êtres ont-ils toujours été ainsi ? Sont-ils nés « méchants » ? Pas du tout. Si on regarde de près les mythes qui les concernent et qu’on décale le regard, on découvre une tout autre réalité. J’ai lu de près les textes antiques, et j’ai découvert, comme je le pressentais, des récits très différents.

### Méduse, une victime ?

Prenons l’exemple de Méduse. Les enfants et les adultes à qui j’ai demandé s’ils la connaissent savent en général que ce monstre hideux pétrifie du regard quiconque l’approche. Ce n’est pas très engageant. Or Méduse n’a pas toujours eu cette apparence ni ce pouvoir mortifère. C’était une belle jeune fille. Selon Apollodore (*La Bibliothèque*), elle est fière de sa chevelure, ce qui déplaît à Athéna. Selon Ovide (*Les Métamorphoses*), le dieu de la mer, Poséidon, abuse de la jeune fille dans le temple d’Athéna. La déesse, furieuse que son sanctuaire ait été profané, punit la victime et non l’agresseur, sans doute trop puissant pour cela : elle transforme la belle en un monstre aux yeux qui tuent. Méduse, que le regard masculin posé sur elle a perdue, se retrouve dotée de ce triste pouvoir. Elle n’est donc en rien responsable du mal qu’elle fait subir aux autres. Et quand le héros Persée tente de la tuer, c’est aidé par la même Athéna, qui lui donne un bouclier dans lequel il pourra voir sa proie sans la regarder dans les yeux, par Hermès qui lui prête des sandales ailées donnant le pouvoir de voler, et par Hadès, dont le casque rend invisible. Dans ces conditions, il s’agit davantage d’un « contrat » divin sur la tête de la malheureuse que d’un acte de bravoure.

**La déesse, furieuse que son sanctuaire ait été profané, punit la victime et non l’agresseur, sans doute trop puissant pour cela : elle transforme la belle en un monstre aux yeux qui tuent.**

### Moi, Méduse (extrait)

#### « Prologue

Mon nom est Méduse.

Quand je contemple mon visage dans mon miroir de bronze, je vois une belle jeune fille aux longs cheveux bruns et bouclés. Tout le monde trouve que ma chevelure est magnifique. Moi aussi... Mais bizarrement, quand je le dis à mes parents, je lis de l’inquiétude dans leurs yeux. Est-ce que c’est mal que je me trouve jolie ? Pourquoi ? Je ne comprends pas. Lorsque je regarde mes sœurs les Grées, je n’ai pas envie de leur ressembler ! À elles trois, elles n’ont qu’un œil et une dent à se partager. Et elles sont si ridées qu’on dirait de vieilles femmes !

Depuis que je ne suis plus une enfant, j’ai de nombreux prétendants. Des humains, et même des dieux voudraient m’épouser. Mais ils ne me plaisent pas du tout.

Alors je dis « non », et cela met mes parents en colère.

Ma vie a basculé le jour où Poséidon, le puissant dieu de la mer, s’est intéressé à moi.

Depuis, « Méduse » est le nom du monstre que je suis devenue.

Pourtant je n’ai rien fait de mal !

Écoutez mon histoire... »

Sylvie Baussier, *Moi, Méduse*, Scrineo, 2021.



↑  
Sylvie Baussier, ill. Tristan Gion,  
*Moi, Méduse*, Scrineo, 2021.

→

Luc Ferry, dess. Giovanni Lorusso, scén. Clotilde Bruneau, coul. Scarlett Smulkowski, L'Odyssee, t. 1, La colère de Poséidon, adapté d'Homère, Glénat, 2017.



Quand je donne la parole, dans *Moi, Méduse*, à cette créature féminine qui a eu pour seul tort d'être jolie, elle raconte son drame, auquel font écho les actions pour le respect des droits des femmes dans le monde actuel. J'ai assez d'empathie envers elle pour lui donner corps, lui prêter des émotions dans lesquelles lecteurs et lectrices puissent se reconnaître. Ensuite, on ne la considère plus de la même façon.

### Des codes civilisationnels

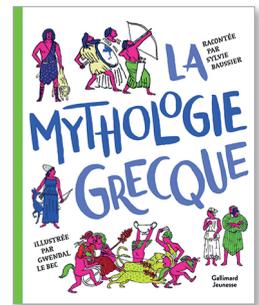
Alors pourquoi les Grecs ont-ils raconté ces histoires de cette façon? Et pourquoi leur avons-nous emboîté le pas durant plus de 2000 ans? Prenons le moment où Ulysse, qui tente de rentrer sur son île d'Ithaque, doit ravitailler son équipage. Il arrête son navire devant l'île sur laquelle vivent paisiblement les cyclopes, bergers de leur état. Les Grecs prennent de l'eau à la rivière puis, découvrant la grotte de Polyphème, ils s'y installent, se servent en fromages et lait, et attendent le retour du propriétaire des lieux. Plus encore : « [...] aussitôt entrés, mes gens n'ont de paroles que pour me supplier de prendre les fromages, les agneaux, les chevreaux, de vider les enclos et de nous en aller en courant, au croiseur, retrouver l'onde amère. C'est moi qui refusai; ah! qu'il eût mieux valu!... Mais je voulais le voir et savoir les présents qu'il nous ferait, cet hôte!<sup>1</sup> » Donc le roi d'Ithaque traite son hôte comme s'il suivait lui aussi les coutumes grecques, et notamment celle du don. En effet, si l'on suit les propos de l'helléniste Evelyne Scheid-Tissinier « [dans le monde homérique], les obligations liées à l'hospitalité sont [une] grande occasion d'offrir des cadeaux. Dans le monde des héros, l'hospitalité s'exerce entre pairs. Elle implique que l'on reçoive l'hôte qui se présente, qu'on lui offre de quoi se laver, qu'on l'invite à sa table, qu'on lui fournisse un lit. Cet ensemble de prestations reçoit le nom de *xeinia*, ce qui est dû à "l'hôte", au *xeinos*. Elles impliquent qu'au moment du départ l'hôte invitant offre à celui qui est sur le point de le quitter, un cadeau que ce dernier va emporter chez lui et qu'il conservera précieusement.<sup>2</sup> » Mais Polyphème n'est pas un Grec. Il est autre : un cyclope qui vit en modeste berger à l'écart des humains. De son point de vue, des inconnus font intrusion dans son domaine et le volent : ce ne sont pas ses invités. Ce sont des ennemis. Dès lors, qu'Ulysse et les siens lui fassent boire

du vin, lui qui est habitué à l'eau pure, qu'ils lui crèvent son œil unique, le rendant aveugle, cela peut relativiser sa violence à lui.

J'interviens dans de nombreuses classes de CM1, CM2, 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> au sujet de cette collection et quand je demande aux enfants : « Si un inconnu rentrait chez vous en votre absence, vidait votre réfrigérateur et se vautrait dans votre chambre, puis à votre retour vous demandait un cadeau, comment réagiriez-vous ? », ils s'étonnent, s'indignent, et me font clairement savoir qu'ils ne seraient pas contents du tout. Comme vous qui lisez ces lignes, sans doute.

Alors de quoi est-il question quand les Grecs adoptent le point de vue d'Ulysse ? De pouvoir. De la suprématie de la Grèce sur des barbares, plus tard on aurait dit, sans doute, sur des « sauvages ». Il est question d'obéir aux usages que la civilisation grecque regarde comme « civilisés », et de ne pas céder à l'« hybris », c'est-à-dire la violence, la démesure. Chacun à sa place.

C'est la même chose dans l'histoire de Méduse, et dans les autres récits dont j'ai inversé le point de vue. Méduse ne peut pas être trop jolie. Méduse ne peut se refuser à un dieu de l'Olympe. Telle est la « leçon », où il n'est pas question de morale, mais de place dans le monde. Or de nos jours l'injustice nous apparaît comme flagrante. Elle l'est. ♦



↑  
Sylvie Baussier, ill. Gwendal Le Bec, *La mythologie grecque*, Gallimard jeunesse, 2019.

1. Homère, *L'Odyssée, poésie homérique*, t. 2, traduction de Victor Bérard, Les Belles Lettres, 1968.
2. <https://reainfo.hypotheses.org/21931>, L'usage des cadeaux dans le monde d'Homère.

### Les autres, mode d'emploi (extrait)

#### « Prologue

"Ils se regardèrent, se sourirent et se prirent par la main. Ils avaient tant de choses à se raconter." J'ai lu cette phrase dans un roman. J'ai montré la page à maman et je lui ai demandé :

— Ça veut dire quoi ?

Elle m'a répondu :

— Ces personnages s'aiment, et ils arrivent à se le faire comprendre.

Par magie ? Est-ce qu'on a envie de se raconter des choses quand on se prend par la main ? Moi je ne suis pas magicien. Si une fille me regarde je ne devine pas si elle me trouve intéressant, exaspérant, antipathique, bizarre...

En tout cas, le mot "bizarre", je l'ai souvent entendu. Quand les autres parlent de moi. Chaque fois, une boule douloureuse se forme au milieu de mon ventre.

Cela a commencé quand j'étais tout petit. Parce qu'il y a plein de trucs que j'ignore.

Des exemples ? Je ne sais pas ce que les autres pensent. Je ne sais pas faire la conversation.

Je ne sais pas rire avec les autres : j'ai toujours l'impression qu'ils se moquent de moi.

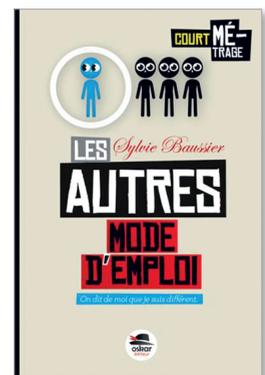
Je ne suis peut-être pas "normal" ?

Mais c'est quoi, "normal" ?

D'un autre côté, je sais plein d'informations sur la vie des oiseaux. Plein, plein, plein.

Que les autres ignorent. »

Sylvie Baussier, *Les autres, mode d'emploi*, Oskar, 2014.



↑  
Sylvie Baussier, *Les autres, mode d'emploi*, Oskar, 2014.